

## ***Mon Père* de Grégoire Delacourt<sup>1</sup>**

**Grégoire Delacourt est l'auteur notamment de *La Femme qui ne vieillissait pas* dont nous avons fait dernièrement une note de lecture.**

Un père de famille, Édouard Roussel, apprend que son fils Benjamin a été violé par un prêtre alors qu'il était en colonie de vacances. Édouard décide de le venger tout en s'interrogeant sur son aveuglement de père : il n'a rien vu comme rien compris au mal-être de son fils. Pire encore : il n'a pas su le protéger.

Le temps de l'intrigue de *Mon Père* s'étend essentiellement sur trois jours : vendredi, samedi et dimanche, puis sur « D'autres jours » et se termine par un «Aujourd'hui ». Autant le temps est « dilaté » pendant ces journées qui paraissent interminables autant cette durée est condensée alors qu'il s'agit d'une période indéterminée avec « d'autres jours » comme avec ce très ambigu « aujourd'hui » qui signale que rien n'a changé. La « vitesse » du récit s'accélère donc car l'épisode le plus violent – le nœud de l'histoire - est passé pour ne pas dire presque dépassé par Edouard et Benjamin.

Ce roman intègre ou associe à son récit des références à la Bible : ainsi, Benjamin est Isaac, le fils sacrifié par son père Abraham. L'auteur inclut également des citations de ce Livre pour souligner l'écart entre la parole des Saints et la conduite de certains pères de l'Église qui abusent de leur pouvoir de prêtre sur des enfants en détournant certaines valeurs telles que l'amour, l'amitié ou la fraternité. Toutefois, ces allusions ou mentions constantes, pensons-nous, alourdissent l'histoire en elle-même parce qu'elles ne l'enrichissent pas nécessairement.

Cependant, Grégoire Delacourt a su jouer avec une certaine virtuosité d'une part sur le sens des mots « mon Père » et, d'autre part, sur le passage de la Bible où le père (Abraham) sacrifie son fils (Isaac).

Le titre de ce roman désigne tout d'abord le père d'Édouard. Ce que le lecteur comprend grâce aux flash back du narrateur où il parle de son père boucher qui ne l'a jamais pris dans ses bras car ses mains sentaient, croyait le père d'Édouard, le sang. La mention du métier de ce père demeure très importante pour la suite de l'histoire – comme le lecteur le comprendra par la suite.

---

<sup>1</sup> Éditions Jean-Claude Lattès, 2019.

Ce titre désigne aussi cette expression « mon Père » à laquelle tout catholique recourt pour s'adresser à un prêtre.

A la fin du roman, l'on peut dire qu'un père sacrifie non son fils mais l'un de ses fils en obligeant le prêtre, au cours de sa messe, à avouer les viols d'enfants. Tout en confessant sa culpabilité, le prêtre donne le nom de toutes ses petites victimes. Ces martyrs ne restent pas ainsi anonymes mais ils sont identifiés et reconnus comme tels.

Le sacrifice du fils par le père dans la Bible connaît un retournement inattendu : le « fils » se sacrifie pour son père ou l'un de ses pairs pour tenter de racheter ses fautes et ainsi « sauver » les victimes – comme le déclare Benjamin.

*Mon Père* nous donne le point de vue d'un père prêt à presque tout pour rendre justice à son fils, pour faire justice lui-même en appliquant la loi du Talion («œil pour œil, dent pour dent »).

En dernier lieu, le lecteur peut se demander pour quelle raison Grégoire Delacourt a donné le même prénom (Édouard) à ce personnage de père et auparavant au jeune garçon de *L'Écrivain de la famille*. Est-ce une façon d'établir une filiation entre ces deux romans ?

**Le point fort de *Mon Père* tient, selon nous, dans le terrible face à face entre les deux pères. La cruauté de l'un, les aveux de l'autre poussés jusqu'au paroxysme. Le lecteur finit époustoufler et à bout de souffle !**

**Corinne Loreaux**